

Scam *

Thierry Michel

Prix documentaire audiovisuel d'hommage de la Scam

L'auteur

Thierry Michel est né en 1952 à Charleroi en Belgique dans une région industrielle surnommée le « pays noir ». A 16 ans il engage des études de cinéma à l'institut des arts de Diffusion, à Bruxelles. Il y vit les derniers bruissements de mai 68 et l'agitation étudiante, prélude à un engagement politique, dans les engrenages militants et lyriques de l'époque. Au bassin minier et sidérurgique de son enfance, il réalise ses premiers films documentaires « **Pays Noir, Pays Rouge** » et « **Chronique des saisons d'hiver** ». Il y réalise également son premier long métrage de fiction « **Hiver 60** » qui raconte la grande grève insurrectionnelle belge de 1960. Peu après, alternant documentaires et fiction, il entre une caméra poignante et complice dans les murs d'une prison pour son film « **Hôtel particulier** », un hymne à la liberté au cœur de l'enfermement. Ensuite, après ces années d'une quête d'identité et d'enracinement régional et politique, Thierry Michel part vers d'autres continents à la recherche d'autres solidarités, d'autres utopies. Dans ce Maroc profond qui l'a toujours attiré, il réalise son deuxième long métrage de fiction « **Issue de Secours** », une œuvre poétique et mystique au cœur du désert.

A la fin des années 80, il opère un retour au réel avec le Brésil bouleversant les gosses de rue et des favelas (bidonvilles) qu'expriment les émouvants « **Gosses de Rio** » et « **A fleur de Terre** ». Il y découvre la culture noire, cette culture qu'il va approfondir au Zaïre avec son célèbre et plusieurs fois primé « **Zaïre, le cycle du Serpent** », un portrait impitoyable de la nomenclature et des laissés pour compte de la société zaïroise.

Bref retour au pays, il y filme un ministre déchu au cœur d'un scandale politico-policier qui ébranle profondément la Belgique « **La Grâce perdue d'Alain Van Der Biest** » avant de reprendre son sac à dos et d'aller interroger le bien-fondé de la charité armée internationale avec « **Somalie, l'Humanitaire s'en va-t-en guerre** ».

Quelques mois plus tard, il repart au Zaïre pour y réaliser un film sur l'héritage colonial et la présence blanche dans ce pays après 35 ans d'indépendance, « **Les Derniers Colons** ».

Quelques jours après son arrivée, il est arrêté, incarcéré et expulsé du pays. Son matériel saisi, il termine son film grâce à ses archives personnelles et aux images tournées lors des repérages. Il réalise un documentaire sur le rapport historique entre Zaïrois et colons blancs durant ces 35 années d'indépendance du Congo/Zaïre, « **Nostalgie post-coloniale** ». Après quoi, il repart pour l'Afrique réaliser une œuvre majeure « **Donka, radioscopie d'un hôpital africain** ». Ce tragique portrait humaniste et sans concession de l'hôpital de Conakry en Guinée obtiendra les plus grandes distinctions tant en Europe qu'aux Etats-Unis. Toujours entraîné dans le sillage de l'Afrique, Thierry Michel engage, après la chute du dictateur Zaïrois, la réalisation d'un documentaire historique qui n'est pas sans rappeler les grandes tragédies shakespeariennes : « **Mobutu, Roi du Zaïre** ».

Insatiable de curiosité, Thierry Michel n'arrête pas depuis plus de 30 ans de filmer les visages qui peuplent la « réalité sublimée » de sa caméra à travers le monde. « Les clés sont les mêmes, ici ou là-bas. Les distances avec l'autre s'abolissent. L'homme est le même partout, les pulsions de vie et de mort s'affrontent de façon identique. Et je n'ai pas fini de chercher. »

Scam*

Thierry Michel : Texte d'hommage

Le doute n'est plus possible, après un quart de siècle et une quinzaine de films rigoureux, fulgurants, abrasifs, : il faut saluer aujourd'hui en Thierry Michel le chef de file évident d'un cinéma documentaire belge axé sur l'engagement, le politique et la réflexion vigilante sur le réel. En le mettant à l'honneur par ce « prix d'hommage », la Scam a voulu saluer un créateur qui s'est voulu sans cesse le témoin actif de son époque, toujours l'esprit en bataille contre l'indifférence, l'iniquité admise ou les impasses du désespoir.

Pour Thierry Michel, la caméra est avant tout un instrument d'approche de la réalité : il filme au plus près du vécu et des gens, lézardant les clichés et les mensonges, choisissant son camp sans tricher à travers des films-cris, des films-colère qui refusent les facilités ou la résignation. Par ailleurs, son intransigeance reste toujours soumise à la qualité de la forme et du langage : chez lui, l'éthique ne s'éloigne jamais d'une esthétique, le montage refuse le simple reportage pour une approche plus fraternelle du monde.

Au service de cet engagement, Thierry Michel a parcouru quatre continents et emprunté bien des routes. Au départ, après une série de travaux pour la télévision où déjà il affûtait ses armes, il aborde le long métrage en 1981 avec « sa chronique des saisons d'acier », où les victimes de la crise de la sidérurgie liégeoise s'interrogent sur la récession et le chômage, les restructurations d'usines et le désarroi des travailleurs aux rêves bafoués. Et entre deux passages par le film de fiction, l'un (« Hiver 60 ») qui évoque le triste souvenir des grèves sauvages de cette année-là, préluant au déclin d'une Wallonie sinistrée ; l'autre (« Issue de Secours »), qui suit à la trace l'errance initiatique d'un belge à travers le Maroc après la mort d'une femme aimée. Il réalise en 1985 un prodigieux document sur la vie carcérale, « Hôtel particulier », où quelques détenus retors sont scrutés et interpellés par une caméra-scalpel, qu'ils cherchent sans cesse à amadouer pour imposer leur vérité aux spectateurs.

Puis viendront les années 90, ponctuées par les tournages lointains de Thierry Michel en Amérique Latine et au Zaïre, en Somalie, et plus récemment en Iran. C'est le moment pour nous d'aborder sa conception du cinéma documentaire, de son approche du réel, avec ses étapes et ses enjeux toujours aléatoires. Lorsqu'un sujet lui paraît important, Thierry Michel sa lance d'abord dans un repérage d'immersion, accumulant notes et rencontres, photographies et enquêtes de terrain. En pleine disponibilité, sans présumé rigide, il thésaurise des données enregistre des images vidéo, se laisse surprendre ou même agresser par les impondérables du réel. De retour en Belgique, une structure générale se dessine, une sélection s'opère dans ce flux d'éléments et quelques personnages, quelques moments clés deviennent indispensables à ses yeux pour refléter au mieux les idées et les émotions qu'il veut faire partager.

Puis, c'est le tournage sur les lieux, avec l'accord et la complicité des gens du réel, qui seront mis en situation pour revivre, cette fois devant une caméra, leur quotidien et ses problèmes. C'était déjà la démarche de Robert Flaherty, dans « Nanouk » ou d'Henri Storck dans « Borinage » : brouiller les strictes frontières entre réalité et fiction pour atteindre la vérité, une vérité certes rejouée par le tournage, mais où le plus souvent une improvisation, une intonation, un regard, un geste imprévu sont captés miraculeusement par la caméra, traduisant une réalité sur le vif qui serait à jamais perdue sans le recours au cinéma. Mieux que dans les

reportages d'actualité, se voulant simple information, des émotions à fleur de peau peuvent ici surgir et être surprises par le cinéaste, gonflant d'humanité et de présence des personnages rendus soudain plus proches par ces moments de vérité.

Le résultat est là, flagrant, sur la toile blanche de nos souvenirs. C'est le diptyque brésilien de « gosses de Rio » et « À Fleur de Terre », avec la misère et la vie disloquée des enfants en détresse dans les favelas, et que vont tenter d'atténuer quelques non résignés refusant le désespoir. Ce sont « Les Derniers Colons », en 1995, largués par l'Histoire dans un ex-Congo belge à la dérive, filmé par Thierry Michel avec ses échecs sous terrains, de la colonisation à l'indépendance – ce qui lui vaudra, par ailleurs, d'être emprisonné et expulsé du Zaïre par les sbires de Mobutu. Un Mobutu qu'il dénoncera féroce dans deux autres ouvrages : « Le Cycle du Serpent », un démontage rigoureux des magouilles et de la corruption dans un pays en phase de décomposition avancée et, surtout, en 1999 dans son « Mobutu, Roi du Zaïre », un magistral travail de montage issu de 950 heures d'images, souvent inédites, d'actualités, de films de propagande, ou d'interviews anciennes et récentes, qui allait triompher dans le monde entier, au cinéma comme à la télévision, avec son portrait shakespearien d'un monarque post-colonial, tressant savamment son écheveau de violences et d'injustices, jusqu'à sa mortifiante déchéance.

On pourrait évoquer encore « Donka, radioscopie d'un hôpital africain », que Thierry Michel tourna en Guinée en 1996 à la demande de « Médecins sans frontières » et où le cinéaste a filmé, en témoin effaré, l'accablante réalité de la situation sanitaire dans le Tiers Monde. Ou encore son tout récent témoignage sur un pays souvent stéréotypé par les actualités télévisées, et dont il a voulu découvrir sur place une réalité moins simpliste : « Iran sous le voile des apparences ». Mais je ne voudrais surtout pas achever cette trajectoire sans rendre hommage à celle qui fut associée durant toutes ces années à Thierry comme productrice et comme compagne : j'ai nommé Christine Pireaux. C'est sa maison liégeoise des « Films de la Passerelle » qui a régulièrement pris en main toutes les difficultés pratiques et absurdités contraignantes qui connaissent bien les créateurs belges du documentaire, et elle l'a fait avec passion et avec brio, à tous les stades de la production.

Qu'elle en soit grandement remerciée !

Et cette collaboration va continuer en 2004, puisque Thierry Michel est reparti au Zaïre vers une nouvelle aventure : le film s'appellera « Congo river », le fleuve Congo devenant le fil conducteur d'une réflexion (et là, je cite) « sur l'Afrique au plus profond de sa culture et des ses traditions (...) : je souhaite montrer qu'au-delà des ténèbres et des forces de mort, il y a aussi la vie, le bonheur, celui des rituels, des chants, des danses ». Le film alternera images du passé et du présent, grâce à un important travail d'archives, et comportera deux versions, l'une normale pour le cinéma, l'autre de trois fois 55 minutes pour la télévision.

Bref, de quoi aiguïser notre attente, en souhaitant bonne route à Thierry Michel pour les années à venir. Car tout le monde a bien compris que ce « prix d'hommage » n'a rien d'un rituel terminal comme on en gratifie solennellement les créateurs ou les artistes au terme de leur route. Et le jeune quinquagénaire que nous fêtons aujourd'hui nous réservera encore, c'est certain, bien d'autres occasions de nous faire rêver, de nous faire réfléchir, de nous faire aimer.

René Michelems